

Chapitre 5 – Le meilleur des mondes

Un an après son arrivée à Lasciate, Tomas était toujours un étranger. La ville se refusait à lui. Il était admis à la table des joueurs de dés mais il ne participait pas à leurs parties ; Hernando Soria et Jean Bayle étaient les seuls à lui adresser la parole. Parfois, Harold Purito venait lui rendre visite dans le hangar pour « parler affaire », comme il disait, et il restait bavarder, mais Tomas ne parvenait jamais à percer son intimité. Il était venu ici pour que personne ne le dérange et ne s'apitoie sur son sort et il avait réussi au-delà de ses espérances.

Un soir qu'il était resté plus tard que d'habitude à *L'Eldorado*, il fut interpellé par Hernando Soria depuis la table voisine. Ils étaient les deux derniers clients et la patronne de *L'Eldorado* rangeait les chaises sur les tables. Le regard d'Hernando était embrumé et mélancolique :

« Qu'est-ce qui vous a fait échouer ici, Monsieur Fischer ? On ne voit jamais de nouvelles têtes, et cela fait bientôt un an que l'on aperçoit la vôtre. Il paraît que vous avez monté votre affaire. Vous avez l'esprit d'entreprise. Mais il y a mille lieux plus accueillants pour gagner de l'argent. Qu'est-ce qui

fait venir un *Kouffoy* ici ? Et qu'est-ce qui le fait rester ? C'est le plus mystérieux. »

Tomas observa Hernando. Son articulation était traînante et il butait sur certains mots.

« Cette ville m'est apparue comme le refuge dont j'avais besoin. Ma vie s'est arrêtée et, ici, c'est la vie de tout le monde qui paraît arrêtée. Tout est propre et lisse et tout fonctionne au ralenti. Vos journaux publient tous les jours les mêmes articles, les conversations tournent en boucle. Rien ne se passe. Je suis presque surpris que les aiguilles de vos horloges continuent de tourner.

Hernando soupira : « Oui, il m'arrive d'en douter aussi. »

Un soir, Harold invita Tomas dans sa chambre, la plus spacieuse du *Voyageur*, qui était située au rez-de-chaussée, derrière la réception. Les murs étaient couverts de tableaux et les meubles pliaient sous le poids d'objets hétéroclites : le portrait d'une jeune femme habillée à la mode de la fin du XIX^e siècle, une gravure du port de Lasciate datant de cette époque, une photographie de Winston Churchill, une mappemonde vieille de deux cents ans et des cartes postales défraîchies du monde entier. Les deux étagères, qui semblaient sur le point de s'effondrer, contenaient un casque militaire de la Seconde Guerre mondiale, des médailles, un service à thé fleuri, une voiture miniature, une maquette de Notre-Dame-de-Paris et des bibelots à l'utilité indéfinissable. Ce capharnaüm était chaleureux comme un musée oublié ou le grenier d'un vieil oncle.

« Excusez-moi pour le désordre. Ce n'est jamais rangé, cela dit. Je reçois peu. Vous voulez boire quelque chose ? Vous êtes sûr ? » Il cligna des yeux. « J'ai quelques boissons alcoolisées en réserve si cela vous intéresse. Voilà. Une bière

chacun. J'en remonte quatre, comme ça nous pourrons nous resservir, cela évitera les interruptions. Je reviens. »

Harold réapparut les bras chargés de six bières. Il en plaça quatre dans son mini-frigo, décapsula les deux autres.

« C'est gentil à vous de m'inviter. La solitude me pèse parfois. J'étais venu la chercher mais j'ai réussi au-delà de mes espérances.

— Nous avons tous besoin de distraction. Et de solidarité. Vous vous êtes bien intégré. C'est rare de voir un *Kouffoy* rester aussi longtemps à Lasciate. Cela ne doit pas être facile tous les jours.

— C'est une expérience nouvelle. Pas désagréable, mais étrange. J'ai l'impression de ne pas en savoir beaucoup plus sur cette ville que depuis mon premier jour dans votre hôtel.

— Lasciate est une ville différente. Je suis bien placé pour le confirmer puisque je fais partie des rares Lascebberotes à avoir voyagé au cours des dernières décennies. Nous sommes isolés du monde. Nous n'avons ni allié ni ennemi, ni même de voisin si ce n'est le désert. Mais ce n'est pas cela qui nous rend unique. Ce n'est pas non plus cette météo insupportable. Ce qui fait de Lasciate une cité à nulle autre pareille, c'est que l'on n'y meurt plus, ou presque. »

Harold fixa Tomas pour s'assurer qu'il comprenait bien ce qu'il venait de lui dire. Tomas eut un sourire gêné. Il crut avoir mal entendu.

« Nous avons toujours disposé des meilleurs médecins du monde. Il y a deux cents ans, ils ont réussi à ralentir, puis à stopper le vieillissement de nos cellules. Les premiers traitements n'étaient pas parfaits, notamment pour le cerveau. Les membres de la « première génération » – nous les appelons les *Pionniers* – sont gâteux. Ils sont un millier à avoir dépassé les deux cent cinquante ans. On a envisagé

de les abattre, mais les autorités ont renoncé. Après tous les efforts consentis pour les maintenir en vie !

Le traitement est désormais au point, la mort ne survient plus que par accident. C'est pour cela que les voitures roulent si lentement. Un jour, ils parviendront à rendre nos corps invulnérables. Le processus est irréversible. Nous ne vieillissons déjà plus. C'est frustrant. Au début, l'on est heureux de conserver des cheveux, d'échapper à l'incontinence et à l'arthrose, mais à la fin, on se dit que l'on n'aura pas tout connu. On aura vécu plus longtemps mais n'aura-t-on pas vécu *moins* ?

Je vais sur mes cent soixante-dix ans. Je ne suis pas le plus ancien. Les quatre joueurs de dés ont dépassé les deux cents ans. On les appelle les *Patriarches*. Hernando a deux cent vingt-cinq ans. Comme moi, il est veuf. Je me suis fait « immuniser » – c'est le terme que l'on utilise – il y a cent trente ans. Élisabeth, ma femme, avait hésité. Il y avait encore des complications. Lorsqu'elle s'est inscrite pour l'opération, les examens préliminaires ont révélé une sclérose en plaque. Ils ne pouvaient plus rien pour elle. Elle a agonisé pendant dix ans. C'est une maladie terrible.

Il faut conserver ce que je vous dis pour vous. Nos autorités font beaucoup d'efforts pour que la nouvelle ne se répande pas. C'est pour cela que l'immigration est interdite. Elles y sont si bien parvenues que tout le monde a oublié que nous existons. »

Tomas écoutait Harold sans l'interrompre. Il ne pouvait pas croire ce qu'il entendait. Ce devait être une forme de bizutage étrange. Une blague un peu surréaliste. Pourtant, aussi invraisemblable fût-elle, cette explication éclairait soudain tous les phénomènes étranges qu'il avait observés depuis son arrivée.

« Quand j'ai voyagé, j'ai été surpris de constater à quel

point, chez vous, l'hypothèse de vaincre la mort n'existe pas. La mort fait partie de la vie, comme une fatalité. Vos médecins manquent d'imagination ou d'ambition. Ou bien ils tiennent à conserver leur gagne-pain.

— Je ne sais pas comment vous croire. Comment prouver ce qui n'existe pas ? »

Harold se saisit d'une vieille boîte en métal qu'il rangeait sous son lit et en sortit une photographie dans laquelle il apparaissait en uniforme militaire aux côtés de soldats britanniques et américains dans le décor du Paris de la Libération. Ce soldat roux souriant était en tout point identique à l'homme qui se tenait face à Tomas, plus de soixante-dix ans après l'arrivée des troupes alliées dans la capitale française.

« En 1940, j'ai eu cent ans. Il était temps de vivre. La guerre était partout dans le monde et j'ai écrit au Conseil des Gouverneurs pour leur proposer de constituer un contingent de volontaires lasceberotes pour combattre aux côtés des Alliés. Je n'ai reçu aucune réponse. Ils ne voulaient pas intervenir dans un conflit où personne ne leur demandait rien. Trois ans plus tard, à la fin de l'année 1943, le ministre de la Défense m'a convoqué dans son bureau. Maintenant que l'on devinait l'issue du conflit, il ne voyait plus d'un si mauvais œil l'idée d'apporter notre contribution aux vainqueurs. Nous avons organisé une expédition avec une cinquantaine de combattants. Nous sommes douze à être revenus vivants. Nous étions inexpérimentés et nos alliés ne nous ont pas donné les postes les moins dangereux. Mais nous avons connu la gloire et l'aventure. Je ne regrette rien. Regardez. »

Harold montrait un second cliché sur lequel Winston Churchill serrait la main d'Harold, au garde-à-vous, solennel et fier.

« Il nous a remercié d'avoir risqué nos vies alors que notre patrie n'était pas menacée. Le Général de Gaulle n'a pas daigné en faire autant.

— C'est incroyable, c'est vraiment incroyable. »

C'est tout ce que Tomas parvenait à articuler en finissant sa troisième bière. L'alcool l'assommait : il n'avait pas bu depuis un an. Mille questions lui venaient, mais il ne savait pas par où commencer. Il se résolut à les poser plus tard. Il avait le temps.